

— Pas tant que vous croyez...., et pour prouver que j'ai l'esprit très-sain, écoutez bien, Madame, ce que je vais vous dire. Depuis trois ans je vous ai épousée.... ; grâce à moi, les grands biens de votre maison vous ont été rendus ; grâce à moi, vos parents dans l'exil ont été rappelés.... C'est peu...., ce n'est rien, je le veux bien.... Vous êtes d'une antique noblesse, je suis Jérôme Morisson, fils de mes œuvres. L'Empereur, dans son système de fusion, a voulu rallier l'empire à l'ancien régime par quelques mariages comme le nôtre ; c'est à ces vues toutes politiques que j'ai dû le bonheur d'être votre époux, je ne le nie pas ; à peine marié, je ne me suis pas dissimulé l'antipathie que je vous inspirais. Qu'ai-je fait ? en ai-je montré le moindre ressentiment ? Non ; discrètement je me suis éloigné, vous laissant votre liberté ; ce que j'ai souffert de cette aversion, je ne l'ai jamais trahi, vous ne l'avez jamais su. Vous n'avez pas de vanité, Madame, mais vous avez la conscience de ce que vous valez ; vous croirez donc que je n'exagère rien, en vous disant qu'il m'a été pénible, cruel, de vivre seul, isolé dans mon intérieur, lorsque j'avais une femme jeune et belle. Je sais qu'autrefois, et entre grands seigneurs, rien n'était plus commun que ces existences complètement séparées, et indifférentes l'une à l'autre... ; mais moi, je vis de nos jours... , mais moi je suis un peuple, Madame, et je pourrais à la fin trouver vos manières beaucoup trop aristocratiques pour moi.

— Que voulez-vous dire, Monsieur ?

— Vous allez le savoir, Madame... Et puisqu'il faut vous l'apprendre... je me lasse à la fin d'être seul à faire des sacrifices, je me lasse d'être compté pour rien dans mon ménage, je me lasse de vivre dans l'isolement. De deux choses l'une, Madame, ou vous partagerez mon existence à la cour de l'Empereur, ou je donnerai ma démission de mes emplois, et nous irons vivre paisiblement dans une de vos terres, afin de ne pas compromettre l'avenir. En un mot, ou j'assurerai ma position par voire adhésion à ce que je vous propose, ou j'abandonnerai une carrière qui, malgré les plus brillantes apparences, ne me paraît pas offrir des garanties assez suffisantes pour y engager l'avenir... C'est mon dernier mot.

## CHAPITRE XI.

### LE DIVORCE.

Mme de Bracciano vit avec une secrète espérance sa conversation avec son mari s'engager dans cette voie de contradiction.

Croyant le moment favorable pour parler d'un

projet qui, pour ainsi dire, palpitait en elle, Jeanne dit au duc :

— Je vous remercie, Monsieur, de poser les faits aussi nettement ; je ne serai pas moins franche. Je refuse absolument d'être attachée à l'impératrice en quelque qualité que ce soit.

— Vous refusez, madame... prenez bien garde... .

— J'envisage parfaitement bien, Monsieur, toutes les suites de mon refus.

— Allons, Madame, dit le duc avec un sourire amer, — soit... je n'ai pas le droit de me plaindre... je trouve de trop grandes compensations dans l'avenir qui me reste : passer tous les instans de ma vie près de vous, oublier les vanités de l'ambition pour le bonheur domestique, jouir enfin, maintenant, dans votre intimité, de cet avenir paisible que je ne croyais réservé qu'à mes vieux jours... ; c'est, après tout, se vouer au vrai bonheur et renoncer à des félicités menteuses.

Le cœur de Jeanne battait à se rompre ; elle avait sur les lèvres le mot fatal de divorce ; l'entretien en était arrivé à ce point, qu'elle ne pouvait hésiter davantage ; elle répondit d'une voix émue :

— L'intimité... la vie intérieure dont vous parlez, Monsieur... est désormais impossible entre nous.

— Impossible... Madame ?

— Oui, Monsieur. Pour vivre ainsi dans l'isolement et dans la retraite, il faut se trouver liés l'un à l'autre par de grands rapports de caractère, d'âge, d'esprit, d'habitudes.

— Ah ça, Madame, parlez-vous sérieusement ? Suis-je ou non votre mari ?

— Je ne vous ai pas caché, Monsieur, les causes qui m'ont fait consentir à notre union ; ma reconnaissance profonde pour une parente qui m'avait élevée, et dont j'assurais aussi l'existence...

— Ceci est en vérité très flatteur pour moi, mais je voudrais savoir le résultat de toutes les impossibilités que vous m'allégués.

— Le résultat, Monsieur, est que je ne consentirai jamais à vivre avec vous dans une de nos terres.

— C'est fabuleux ! — dit le duc en passant la main sur son front comme s'il ne croyait pas à ce qu'il entendait. — Ah ça ! Madame, vous voulez plaisanter apparemment ? Vous me croyez donc bien stupide ou bien aveugle ? Vous ne consentirez jamais à vivre avec moi dans une de nos terres ? dites-vous. Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que je n'ai pas mes droits ? Est-ce que je ne sais pas comme on vient à bout des